ment suivies, et en peu de tems on put voir chez les demoiselles canadiennes de Montréal un changement fort notable ; elles parlaient toutes plus ou moins bien l'anglais, s'habillaient, marchaient, mangeaient et *shoppaient* à l'anglaise. Je ne vous dirai pas qu'elles y gagnèrent en amabilité, mais j'avais gagné ma cause, c'est tout ce que je voulais. L'anglomanie étant introduite chez le beau sexe, le vilain sexe ne devait pas tarder à s'en ressentir ; les jeunes élégants, étudiants, oisifs et autres, voyant que le goût du sexe étant décidément porté vers l'anglicanisation, se mirent à leur tour à la pratiquer ; toutes les conversations devinrent bientôt à l'anglaise, on ne se rencontra plus sans se communiquer en anglais les nouvelles les plus importantes, comme : *fine weather, beautiful weather, hot weather, dull weather* et mille autres choses dont un véritable breton ne s'apercevrait pas si on ne les lui faisait remarquer. Des étudiants cela passa aux commis marchands, des commis marchands cela s'introduisit chez l'ouvrier, et maintenant il est tout-à-fait campagnard de parler le français ; toutes les enseignes de la ville sont en langue anglaise. Vous devez bien penser que le changement dans le langage ne s'est pas opéré tout d'un coup ; il a fallu des transitions plus ou moins drôles ; on n'a fait d'abord qu'introduire des mots anglais, de sorte que cela produit encore l'effet le plus pittoresque, auquel de véritables citoyens des bords de la Seine ou des John Bull tout frais ne pourraient rien comprendre. Par exemple on dit en offrant des oranges à une demoiselle : Prenez *this one*, c'est la *best*. Si deux chiens se battent on dit : Je gage que celui-ci va *beater* l'autre (prononcé biter). On ne va plus acheter des cols, des devants de chemise, des sous-pieds, ce sont des *stocks, des dickeys, des straps*. Et si par hasard il vous prenait envie de vouloir complimenter ou plaisanter la demoiselle du comptoir elle vous congédiera par ces douces paroles : Monsieur, ne venez pas me *botherer*. Quand j'entends cela je me frotte les mains et je saute de joie. Oui, mon aimable bienfaiteur, avant qu'il soit dix ans, je veux que dans nos villes il soit absolument ridicule et arriéré de conserver la plus légère habitude française.

Voyez déjà tout ce que j'ai fait en ce genre sous le rapport politique. Il y a trois ans, la majorité des législateurs parlaient le français, et eussent été fort surpris et courroucés si on leur eût prédit ce qui se passe aujourd'hui. A la chambre en ce moment, sept ou huit individus déblatèrent en français contre mon administration, au milieu de la salle des débats, au grand ébahissement des autres représentants qui ouvrirent de grands yeux et de plus grandes oreilles. Ils parlent, se désespèrent ; mais c'est comme s'ils chantaient. Il ne veulent rien faire qui puisse ressembler à des manières anglaises ; ils ne se laissent séduire ni par mes offres d'argent ni par mes belles promesses de places d'honneur et de profit, ni par mes menaces, ni même par mes dîners ; s'ils acceptent par hasard mes invitations, ils ne tombent jamais sous la table, enfin ils sont les ennemis invétérés de nos usages ; mais si ces martyrs, heureusement clair semés, résistent à mes efforts, j'ai la consolation de voir que la nation presque entière marche toute seule ; et, ce qui me plaît surtout en ceci c'est d'avoir bien jugé du beau sexe qui en cette occasion comme toujours a mené l'autre par le nez.

Vous voyez, mon cher Melbourne, que pour apprendre à bien gouverner les hommes il faut bien connaître les femmes ; c'est surtout en cela que j'ai suivi votre exemple, car si la chronique dit vrai vous êtes un bien grand scélérat.

Rien de nouveau à vous demander, je travaille sans cesse pour tâcher de pousser un peu les affaires. J'ai hâte de quitter ce vilain trou de Kingston où l'on